UN POETE

XXI

Oui, pourquoi en Louisiane?

En vérité, la réponse est simple et facile, toute naturelle.

S'il y a de l'imprévu et de l'inconnu, beaucoup même, dans le sort de l'homme sans foyer et sans patrie que le vent brutal de l'exil chasse aux pays étrangers et parfois lointains, au-delà des mers qui sont des abîmes, cet homme pourtant, que la nécessité ou la fatalité pousse ou jette aux chemins du hasard et de l'aventure, a dans une certaine mesure la liberté du choix et peut obéir à la loi mystérieuse de l'attraction. Et n'aurait-il pas aussi, avec la croyance ou l'espérance que l'on peut vivre ici ou là, comme le pressentiment que l'on doit mourir en tel lieu plutôt qu'en tout autre? Car on peut avoir, surtout quand on est poète, le pressentiment de sa fin et de sa tombe.

Mais si le Français Alexandre Barde vint en Amérique, alors moins vieille ou plus primitive qu'aujourd'hui—on vieillit vite en nos temps de progrès—c'est que l'Amerique était le Nouveau Monde, le monde imparfaitement connu, contenant des merveilles et des mystères, où la poésie doit être grande et belle comme la nature encore vierge ou très peu déflorée, qui a des spectacles grandioses pour les yeux et des étonnements superbes pour l'esprit, et que l'on peut chanter encore après Chateaubriand et tous ceux qui l'ont plus ou moins imparfaitement chanté au commencement de ce siècle, puisque leurs chants et leurs livres, plutôt européens qu'américains, n'ont pas eu la note juste et nouvelle, et qu'ils ont mal saisi et mal rendu, avec leurs yeux et leurs sentiments de l'autre monde, la couleur locale qui est la vérité, la vie et le charme du véritable poème. Avec la peinture de trois Sauvages, de deux «Squaws» et d'un «wigwam», ils pensaient avoir américanisé leur œuvre.

Et ce Nouveau Monde, où s'improvisait une civilisation nouvelle et dégagée de préjugés très vieux, où le courage et l'audace ne manquaient point aux hommes, où la misère, le paupérisme et le prolétariat n'existaient pas encore et ne disaient point une plutocratie de millionnaires et de financiers, possédait une jeune république très sympathique, courageuse et bien portante, laborieuse et démocratique, simple et vertueuse dans ses mœurs, respectueuse pour ses pères à peine disparus et qui avaient été à la fin du siècle dernier des modèles comme hommes et comme législateurs dans un patriotisme de dévouement, d'honneur et de sagesse admirables.

Les Etats-Unis attiraient.

Ils étaient la liberté et l'hospitalité.

Vous demandaient-ils votre nom, votre religion et votre opinion politique?

Et qu'avaient-ils besoin de votre argent, que vous n'aviez point du reste, quand ils avaient votre intelligence, votre industrie et votre travail?

XXII

Mais les Etats-Unis étaient déjà grands, avec un Nord un peu froid par le climat, par la race et par le caractère, où l'Anglo Saxon devait tôt ou tard, avec l'oubli du temps, renouer le lien d'intérêt et de famille avec les Anglais de l'autre côté de l'Atlantique. Les Anglais savent bien revenir aux pays qu'ils ont eus, d'où ils ont été chassés et dans lesquels ils ont laissé quelque chose d'eux-mêmes.

Puis, ce Nord de quelques grandes villes sans vieux monuments et sans musées, où les beaux-arts n'avaient pas encore eu le temps de fleurir en chefs d'œuvre, où la vie s'affirmait surtout par le commerce et les affaires, où les habitudes pouvaient paraître étranges à ceux qui n'avaient point l'intelligence du trafic et la conscience du négoce, parlait anglais.

Ce n'est pas, bien entendu, que la langue anglaise ne soit point une belle langue, très belle même, remarquablement riche, souverainement harmonieuse, plus pratique que toute autre langue parlée dans le monde; et quand Bob Ingersoll, un écrivain de nos jours, déclare très solennellement que la littérature anglaise est la première littérature de l'univers, il faut bien croire que Bob Ingersoll, qui ne parle du reste qu'une langue, a raison et ne peut pas se tromper.

Croyons même que l'anglais, après la triple alliance de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et du Japon, deviendra la langue universelle et civilisera le monde tout entier

Mais l'anglais, une langue du Nord avant tout, manque de séduction pour les oreilles françaises, et les Français, ceux du Midi surtout, prétendent qu'elle ne vaut pas sa réputation. En tout cas, ils l'apprennent difficilement, la prononcent très mal et se moquent d'elle.

Ils lui préfèrent la leur, qui est juste, qui est claire, qui sonne bien, qui prend toutes les formes de la pensée, qui répond à tous les sentiments, qui a des nuances et des délicatesses admirables, qui n'est ni moins polie ni moins spirituelle que celle de la Tamise, qui contient toute une civilisation au moins égale à la civilisation anglaise, et qui a le mérite d'être franche, sincère, généreuse, courageuse et noble. Tout au moins ils le disent.

Et c'est pour cela sans doute, de par la langue et la race, que les Français à l'étranger se cherchent tout naturellement, s'associent volontiers et forment parfois au bout du monde, dans le pays le plus étranger à leur race et à leur langue, une petite colonie ou une petite famille qui vit encore par la patrie lointaine et qui appartient toujours à la grande famille française.

Si la France de consuls et d'agents consulaires ignorants ou indifférents ne le savait pas, elle aurait tort.

Mais Alexandre Barde, comme d'autres Français de son temps, de sa foi et de ses espérances dans l'exil, n'avait-il pas la Louisiane devant lui?

XXIII

La Louisiane au doux nom, au doux son, au caressant vocable, c'était le Sud, le midi et le soleil. C'était l'hiver sans neige, sans glace et sans rigueurs, un printemps sans ciel sombre, aux brises délicieuses, aux parfums tendres, qui chante tout naturellement dans les arbres qui sont verts, dans les fleurs qui ne meurent pas et dans une nature toujours heureuse. Il y avait dans cette Louisiane, un rêve de bonheur pour ceux qui ne la connaissaient pas, toute la poésie des grands magnolias aux roses blanches, des orangers aux pommes d'or, d'arbustes et de buissons qui embaument et qui parfument. Les roses y étaient chez elles, ainsi que les jasmins. Les moqueurs très drôles y rossignolaient à côté des colibris charmants, et ses oiseaux, sans être tous chanteurs, mais éclatants ou gracieux, cardinaux rouges ou papes dorés, sans oublier les évêques et les titis, avaient ravi Audubon, le grand ornithologiste louisianais. Les ours, se rougissant le museau aux mûres sauvages et aux grappes de raisin, n'y étaient point féroces, étant plutôt granivores. Les crocodiles ou caïmans, dont la peau fait des souliers, n'y étaient aucunement ce qu'on pense, et si le serpent à sonnettes, avec sa tête plate et son croc empoisonné, s'y levait dans une intention perfide, c'est que le serpent doit être partout, surtout dans l'Eden.

Et le Mississippi ou Meschacébé, le père des eaux et des fleuves sauvages, bien plus puissant que le Gange des pagodes, arrosait et fécondait cette Louisiane où les Indiens avaient la peau rouge et la fierté des hommes. En outre, que de rivières, que de cours d'eau, que de bayous, que de lacs et de lagons dans la Louisiane aux végétations vigoureuses, aux floraisons splendides et aux arbres à barbe! Car les arbres à barbe et chevelus sont un miracle de la Louisiane, et c'est en Louisiane que l'éventail pousse, comme aussi, parmi les lianes capricieusement enlacées, celle de l'herbe à la puce. Le pacanier louisianais est un géant près du noyer d'Europe, et les chênes de Dodone, qui rendaient des oracles parfois faux, n'ont jamais mérité une comparaison avec ceux du Têche.

Mais, selon une très mauvaise habitude d'écolier sans discipline et sans règle, nous faisons l'école buissonnière.

Aussi, sans buissonner davantage, croyant également, comme Boileau, que celui qui «ne sait se borner ne sut jamais écrire», disons que la Louisiane, à cette époque, vers le milieu de ce siècle, parlait encore une langue qu'elle ne parle presque plus aujourd'hui, et que, dans ses savants, ses professeurs, ses lettrés, ses écrivains, ses artistes et sa population éclairée, elle la parlait avec goût, avec élégance, avec des inflexions justes, de la vivacité dans l'homme et une harmonie particulièrement douce et tendre sur les levres de la femme.

La Nouvelle-Orléans, tout comme Paris, avait deux Opéras qui chantaient en hiver.

XXIV

—Est-ce que cette Nouvelle-Orléans, fondée en 1707 par Bienville, sur la rive gauche du Mississippi, non loin du lac Pontchartrain, c'est-à-dire française par son origine, par ses premiers colons, par sa première histoire, par son caractère comme race et comme langue, par ses briques, par ses maisons, par ses noms, par ses rues, par ses souvenirs, par la transmission des sentiments et des habitudes dans la famille, par la religion elle-même et par ses prêtres, n'avait pas encore, à l'époque dont nous parlons, quand c'était un Français naturalisé qui représentait la Louisiane au Sénat des Etats-Unis, et que l'abbé Perché, plus tard archevêque, faisait sonner haut son nom de Français dans lequel il y avait du Napoléon, est-ce que cette Nouvelle-Orléans, disons-nous, très brave, très ardente, très vivante, passionnée même, mais ayant le sentiment de l'honneur et ne connaissant point l'hypocrisie des villes puritainee où les gens sombres du dimanche se renferment pour boire clandestinement, n'avait plus rien de la France qu'on aime, qui vous parle et dont vous buvez fraternellement le vin de vie, de santé, de gaieté, de franchise et de poésie?

Foin des villes tristes et douteusement vertueuses où les hommes boivent de l'eau!

Et si vous disiez que ces temps étaient mauvais, parceque les douanes de Dingley et de McKinley n'emprisonnaient pas un pays libre, les vieillards de la Nouvelle-Orléans pourraient vous dire qu'il y avait joie et chansons par la vieille ville lorsqu'un navire de France et de Bordeaux débarquait sur ses quais des centaines de barriques dans lesquelles il y avait un peu de l'âme de la France. Et ces précieuses barriques, que Rabelais lui-même n'aurait pas trouvées indignes du clos de la Devinière, étaient alors à la portée de toutes les bourses ou plutôt de toutes les lèvres. Elles n'étaient ni fausses ni aristocratiques comme aujourd'hui. Avec quinze dollars dans sa poche, souvent moins, on s'en passait joyeusement la fantaisie et le bonheur en rimant au besoin des couplets à la France.

Mais Bordeaux et la Nouvelle-Orléans, dans ces temps-là, étaient par plus d'un côté les deux villes qui se ressemblaient peut-être le plus dans le monde et qui ne pouvaient pas nier qu'il existât entre elles une parenté singulière et frappante. Le fond de la population orléanaise était un fond bordelais et méridional, et les négociants de la ville aux Quinconces, aux Chartrons, aux trois théâtres et à d'autres merveilles non contents d'expédier leurs vins à leur sœur d'Amérique, qui les buvait en toute confiance et en toute conscience, venaient encore très volontiers s'établir et se fixer dans une ville où ils trouvaient leurs noms, leur langue, leurs habitudes et leurs aises, et dans laquelle, certes, même de nos jours, on reconnaît facilement une colonie de Bordeaux.

J. GENTIL.

L'IDÉAL À VINGT ANS

Quel était votre idéal de la vie à 20 ans?
L'âge mûr l'a-t-il réalisé?

ARMAND SILVESTRE.

Toute femme est belle quand elle est aimée.
A. S.

(*Pensée inédite*)

C'est un philosophe, sous son enveloppe joyeuse, qu'Armand Silvestre, un philosophe de bonne humeur, voilà tout, et c'est par le côté aimable de la lorgnette qu'il regarde la vie.

Mon idéal à vingt ans?

Aimer.

J'ai beau interroger mes souvenirs. Je n'en trouve pas d'autres.

Les années qui ont suivi m'ont laissé sans rancune, nulle d'elles ne m'ayant refusé cette joie.

Des années à venir, je ne crains rien davantage, ayant appris de la vie à aimer même sans espérer.

ARMAND SILVESTRE.

A vingt ans, Armand Silvestre était élève de Polytechnique, camarade de M. Sadi Carnot; un portrait à la plume représente le jeune homme avec le costume d'ordonnance: le claque, l'habit à la française et l'épée au côté; la moustache ombre à peine la lèvre et il a déjà l'air vainqueur d'un Méridional qui ne doute de rien.

Car M. Armand Silvestre est Méridional, comme chacun sait, mais non pas Toulousain, comme il le proclame pour se flatter. Ils veulent tous être de Toulouse, ces "Cadets de Gascogne"!

Armand Silvestre est né au Carlat dans l'Ariège, le pays de Pierre Bayle qui avait la philosophie moins gaie.

Sa famille voulait faire du jeune homme un personnage grave, quelque général pour le moins; mais il y avait, dans un coin, un vieil oncle qui aimait les gauloiseries et c'est l'oncle qui a détenu.

Il y a une trentaine d'années, il n'était pas de bonne fête, à dix lieues à la ronde, si le brave homme n'était invité. On se disait:

—Vous savez, nous aurons l'oncle Silvestre!

Au dessert, il chantait des couplets de sa composition. J'étais tout jeune quand j'eus ce spectacle, à la noce d'un mien cousin, et ne l'ai point oublié certes:

Quelle belle fille c'était
La Jeanne du Carlat!

On comprend les contes gras du neveu, quand on a entendu les chansons de l'oncle.

Il y avait de la gaieté dans la famille.

CHARLES LECOCQ.

Do ré mi fa sol la si do,
Avec des bémols et des dièses,
Cela suffit pour nous rendre aises
Ou bien pour nous scier le dos....
Do si la sol fa mi ré do

(*Pensée inédite.* CH. LECOCQ)

Le compositeur a vécu assez longtemps obscur et il donnait des leçons de piano pour vivre.

Le succès lui vint très tard; on croit assez généralement, mais à tort, que sa première œuvre est *la Fille de Mme Angot* représentée en 1875; il y avait longtemps que M. Ch. Lecocq avait été joué. Le détail est assez curieux pour être rappelé. C'était en 1855, Offenbach venait de créer les Bouffes-Parisiens; il ouvrit un concours d'opérette, promettant de représenter la pièce couronnée sur le petit théâtre qu'il dirigeait. Le livret proposé s'appelait *le Docteur Miracle*. Deux compositeurs obtinrent le prix *ex æquo* MM. Ch. Lecocq et Georges Bizet. Offenbach les joua tous les deux, un jour l'un, un jour l'autre.

Mais cette tentative ne sortit pas le musicien de l'ornière, il continua à donner des leçons; il publia même quelques morceaux de piano qu'on retrouve dans le commerce sous son pseudonyme de Georges Stern.

Puis vinrent *Jupiter et Léda*, aux Folies Dramatiques, *Fleur de Thé*, à l'Athénée, que dirigeait ce pauvre Busnach, aujourd'hui oublié dans une maison de santé. Enfin, *la Fille de Mme Angot*, refusée pendant plusieurs années par tous les directeurs parisiens; l'opérette fut d'abord jouée à Bruxelles d'où elle revint avec un beau succès.

C'était l'idéal de M. Ch. Lecocq qui était dépassé, car, à vingt ans, il n'osait pas rêver aux millions que sa musique devait lui rapporter.

A l'âge de vingt ans, mon idéal était assez borné. Aucun rêve de gloire ne me hantait, et ma seule ambition était d'arriver à ne plus être forcé, pour vivre, de donner des leçons de piano. J'exécrais mon métier de professeur que j'exerçais du reste fort mal, et je me félicite d'avoir pu dans mon âge mûr échapper à ce supplice... pour le plus grand bien des mauvais élèves que j'aurais pu faire.

CHARLES LECOCQ.

A l'heure actuelle, l'auteur de *la Fille de Madame Angot* et de *Girofle-Girofla* caresse un autre rêve, mais d'une intensité extrême; il voudrait écrire un grand opéra et il désespère d'arriver jamais à voir ce vœu réalisé.

Un des grands soucis de Charles Lecocq est d'avoir des livrets d'opérette gais; on lui en apporte parfois d'étranges et, il y a une vingtaine d'années, il vit arriver un auteur dramatique aujourd'hui bien oublié mais qui eut son heure de célébrité, Michel Masson.

—C'est Jules Claretie qui m'envoie, dit-il, j'avais une idée de drame et je lui avais proposé de l'écrire en collaboration. Voilà ce que c'est. Scribe a écrit *Héloïse et Abélard*, moi je voudrais faire le pendant. L'action se passe en Portugal. Le roi don Luiz ne peut pas avoir d'enfants et alors.... il ouvre un concours. C'est très dramatique. Mais Claretie m'a dit que mon drame était une opérette, et je suis venu...

Et Michel Masson ne renonça jamais à écrire son livret, il espérait encore quand il mourut, en 1883, à quatre-vingts ans.

LOUISE MICHEL.

On a bien raison de dire que "les extrêmes se touchent". Quand Louise Michel était à Saint-Lazare, elle faisait l'étonnement des Sœurs par son inépuisable charité. En plein hiver, elle se dépouillait de ses vêtements pour les donner à des pauvresses.

Une des religieuses de la prison disait, en parlant de la "vierge rouge":

—C'est une vraie Sœur de charité! Il ne lui manque que la cornette!

Il y a du reste, chez cette bonne Louise, un fonds de dévouement qui demande à se dépenser. En Nouvelle-Calédonie, elle avait ouvert une école dans sa case et elle enseignait consciencieusement à lire à des fils de forçats. Encore aujourd'hui, à Londres, elle s'est faite institutrice volontaire des enfants pauvres de la colonie française. Des amis de France lui servent une petite rente pour lui permettre de vivre à l'aise, mais elle donne le plus clair de son revenu à des malheureux et parfois à des habiles qui la trompent. Tous ceux qui ont vécu à Londres savent que je n'exagère pas.

Elle est, du reste, parfaitement heureuse.

Jugez-en:

Mon cher monsieur Jean-Bernard.

Mon idéal était à vingt ans, et même bien longtemps auparavant, ce qu'il est aujourd'hui: l'humanité haute et libre sur la terre libre.

L'âge mûr ne l'a pas réalisé, mais si ce n'est moi d'autres verront le passé mettant à chaque étape de la pensée humaine un idéal nouveau sitôt qu'est atteint celui qu'on traite d'utopie à l'étape précédente.

Comme idéal, j'ai toujours été très avide, et je crois que je le suis de plus en plus: les arts, les sciences, pour tous; la paix dans la liberté; une immense partie de l'inconnu dévoilé: ce n'est pas trop pour l'idéal présent. Ceux qui y seront, dans ce temps-là, verront après.

Non seulement moi, mais toute personne ne voit jamais son idéal réalisé, il est toujours plus loin qu'où nous sommes; le progrès étant éternel, il flotte devant nous seulement.

Quelques fragments inédits gardés de ma prime jeunesse vous diront mon idéal de ce temps-là, d'aujourd'hui, de toujours.

LE VOYAGE.

Comme au sein du désert l'horizon est immense.
Enfant on s'en va-t-en glissant au fil de l'eau!
Là-bas, dans l'inconnu. Quelle est ton espérance?
Où je vais Je ne sais. Vers le bien, vers le beau

Je ne veux ni pleurer, ni retourner la tête.
Si ce n'était ma mère, rien bien loin encor,
Par la vie embrassée où sourit la tempête.
J'irais, comme l'on suit les sous-lumains du cor.

Une fanfare sonne au fond du noir mystère.
Et bien d'autres y vont que je retrouverais;
Ecoutez, on entend des pas lourds sur la terre.
C'est une étape humaine: avec ceux-là j'irais.

J'aimais l'ombre du clos tout plein de folles herbes
J'aimais les nuits d'hiver où vient le loup hurlant.
Par les brèches du mur, l'été, les lourdes gerbes
Et dans les chênes verts, les rafales du vent

Jeune fille veux-tu t'asseoir ému et paisible
Et comme les oiseaux te bâtir un doux nid!
Ecoute, il en est temps, fuis le sentier pénible.
Ou ton destin sera malheureux et maudit.

Qu'importe! Laisses-moi! Voyez les graines de sable
Et les tas de blé mûr et, dans les cieux profonds,
Les mordes entassés, tout n'est il pas semblable?
Où tout cela s'en va c'est là que nous allons.

Je vais où l'on coupe la gerbe.
Où l'on pressure le raisin.
Où l'on fauche l'herbe avec l'herbe.
Où l'on fait le pain et le vin.

Et là, je suis encore et j'y resterai tant que j'aurai un souffle de vie, regardant en avant l'idéal éternel: le progrès.

LOUISE MICHEL.

Commettons deux indiscrétions, pour finir.

Si les fonctionnaires du ministère de l'instruction publique ont la curiosité de fouiller dans les vieux dossiers, ils pourront voir qu'en 1853 la jeune institutrice d'Adelencourt, dans la Haute-Marne, se plaignit des propos malveillants que des habitants du village avaient tenus sur son compte. L'inspecteur d'académie M. Fayet dut faire une enquête, tout à l'honneur de la jeune fille. Le rapport se termine par cette phrase: "Mlle Louise Michel, beaucoup plus d'imagination et de cœur que de jugement et de raison."

L'institutrice remercia l'inspecteur d'académie par une poésie où se trouvait la strophe suivante:

Merci! J'aurai toujours pour vous un chant de lyre,
Une prière au ciel; soit que les ouragans
Sur de lointaines mers balancent mon navire,
Soit qu'il vogue, paisible, au souffle du zéphyre,
Un reflet d'azur à ses flancs.

Louise Michel avait vingt ans et sa mère voulait la marier, mais elle refusait, demandait encore appui et conseil à M. Fayet qui lui répondait:

—Mademoiselle, sous ce rapport, personne, pas même votre mère, n'a le droit de vous imposer sa volonté et de vous faire marier malgré vous.

LA LONGEVITE.

En dehors du marc de café, des lignes de la main et autres pratiques chiromanciennes et somnambulesques, est-il possible de prévoir la longévité d'un être humain? Telle est la question qu'un savant physiologiste vient de résoudre par l'affirmative:

Une personne qui doit vivre longtemps peut être, dit-il, distinguée à simple vue d'une personne qui aura la vie courte.

Les premières conditions de longévité sont que le cœur, les poumons et les organes digestifs, aussi bien que le cerveau, soient larges. Si ces organes sont larges, le tronc sera long et les membres relativement courts. Le sujet paraîtra grand quand il est assis, et petit quand il est debout. La main aura une paume longue et un peu épaisse et les doigts courts. Le cerveau sera profondément situé, ce qui révélera l'orifice de l'oreille qui sera bas. Des yeux bleu-noisette ou brun noisette sont un signe favorable. Les narines larges, ouvertes et libres indiquent des poumons spacieux. Des narines pincées ou demi-closes indiquent des poumons petits et faibles.

Tels sont les signes distinctifs, expression de longévité héréditaire en puissance, établie sur les bases d'une nombreuse statistique.

Hâtons-nous, pour rassurer ceux de nos lecteurs qui n'auraient ni le tronc long, ni les membres courts, ni les yeux noisette, de dire que notre savant physiologiste reconnaît qu'il y a des exceptions individuelles.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 1er Septembre 1898.

I.—**La Politique Allemande et le Protectorat des Missions Catholiques**, par ...
II.—**Sœts exa**, première partie, par M. José-Maria de Pereda, traduit de l'Espagnol par M. Jacques Porchat.
III.—**La Fête Dieu à Reaume**, par M. Albert Vandal, de l'Académie Française.
IV.—**Poésie.—Adieu, Paris!—La Vague—La Nuit**, par M. Gabriel Vicaire.
V.—**L'Existence d'une Impératrice.—Joséphine aux Tuileries**, première partie, par M. Frédéric Masson.
VI.—**L'émigration dans l'Italie Méridionale**, par M. George Goyau.
VII.—**Journal de route en Asie Centrale.—Du Ferganah en Kashgarie**, première partie, par M. Elisée Reclus.
VIII.—**Questions scientifiques.—L'atmosphère, sa constitution, les nouveaux gaz**, par M. A. Ditte.
IX.—**Etude d'un homme d'Etat Russe sur la société moderne**, par M. G. Valbert.
X.—**Chronique de la Quinzaine.—Histoire politique**, par M. Francis Charmes.
XI.—**Bulletin Bibliographique.**

La lèpre en Allemagne.

Un nouveau cas de lèpre vient d'être constaté à Witthausen. Les autorités médicales de Berlin ont été informées.

Des mesures préventives très énergiques ont été prescrites afin d'éviter la propagation du fléau.

éraillures des balles autrichiennes son œil se mouillait d'une larme.

Il songeait à tous ses braves compagnons d'armes tombés sur le plateau du Mincio, et sa bonne Foudroyante lui rappelait cette terrible journée.

Il avait pour elle des soins de père. Au parc d'artillerie, la Foudroyante tenait toujours la place d'honneur à la droite de la batterie; son bronze était toujours le plus brillant; son affût le plus coquettement peint, son avant-train le mieux entretenu.... Elle et son chef eurent une fin digne de leur passé. Voici le récit qu'en fait un témoin oculaire, sous-officier dans la batterie du père Alazet:

***

"Le 1er février 1871, quelques heures avant l'entrée en Suisse de notre malheureuse armée, le capitaine commandant de notre batterie nous rassembla pour nous dire ce que nous avions à faire.

"—Nous sommes chargés, nous dit-il, de protéger la retraite de la division; par conséquent, nous ne franchirons la frontière qu'après les autres.

"Nous nous retirerons par sections en échelon, de manière à continuer la canonnade sans interruption. Je vous recommande de ramener vos pièces en bon ordre, et, s'il vous arrive quelque chose, faites-moi prévenir.

"Nous regagnâmes nos places de bataille; j'étais à la deuxième pièce de la première section. Alazet commandait la première.

"Le mouvement s'exécuta sans accident; l'ennemi, tenu à distance par nos obus de huit, ne put inquiéter la retraite de notre division.

"Lorsque la trompette de la batterie sonna le ralliement, nous nous trouvions en dernière ligne. Je fis rapidement amener l'avant-train de ma pièce, et je regagnai les sections du centre.

"La première pièce n'avait pas accompagné la mienne; sur l'ordre du capitaine, je retournai sur mes pas; je trouvai mon camarade Alazet dans une très fâcheuse position.

"En ramenant l'avant-train de sa pièce, le porteur de l'attelage de derrière, embarassé dans ses traits était tombé, brisant le timon de l'avant-train et se cassant la cuisse droite.

"Ce malheur facile à réparer en temps ordinaire, était actuellement sans remède, car l'ennemi, que nos projectiles n'atteignaient plus, s'avançait rapidement.

"Il n'y avait qu'une chose à faire: d'égager les chevaux et rallier la division au grand trot en abandonnant la pièce, son avant-train et la le cheval blessé. J'en fis l'observation à mon camarade. Son œil ardent jeta un éclair de rage!

"—Que j'abandonne ma pièce à ces coquins, me répondit-il d'une voix sombre: jamais!

"—Cependant il y va de ta liberté, de ta vie, peut-être!

"Alazet haussa les épaules et mit pied à terre.

"Il vint atteler sa propre monture à la place du porteur blessé; mais malgré ce renfort, la pièce, déjà fortement engagée dans une terre meuble, ne put être démarrée.

"—Allons, m'écriai-je de nouveau, tu vois bien que tous les efforts sont inutiles. Reprends ton cheval, et rallions-nous!

—De quoi te mêles-tu? me répondit-il d'une voix frémissante. Va-t-en au diable, si tu veux! Est-ce que je te demande tes conseils?

—Voyons, Alazet, ce n'est pas le moment de s'emporter; tous les instants sont précieux. Monte à cheval!

—Je vais te flanquer un coup de sabre si tu ne me laisses pas tranquille, me cria-t-il au comble de l'exaspération.

—Morbleu! répliquai-je en colère à mon tour, tu peux bien te faire prendre par les Prussiens, si cela te fait plaisir, mais au moins laisse partir tes hommes.

Ces paroles le calmèrent un peu.

—Tu as raison, me répondit-il, je n'ai pas le droit d'exposer la vie de ces braves gens; d'ailleurs cela ne servirait à rien. A cheval, continua-t-il en s'adressant aux conducteurs, et suivez le maréchal des logis de la deuxième pièce.

—Mais toi, que vas-tu faire? lui demandai-je une dernière fois.

—Ce n'est pas ton affaire, murmura-t-il en me tournant le dos.

Après cette réponse, il me fut complètement impossible de lui arracher une parole. Comme l'ennemi s'avançait toujours, je fus réduit à la dure nécessité d'abandonner mon vieux camarade pour sauver les dix hommes de sa pièce.

Je fis monter les servants sur les sous verges et en croupe des conducteurs, puis nous ralliâmes la division au grand trot. Alazet conserva son cheval.

Je rendis compte au capitaine de ce qui venait de se passer. A une lieue de là, en arrivant sur un monticule dominant la plaine, nous pûmes, à l'aide de nos lunettes de campagne, suivre les péripéties du drame qui se préparait.

Alazet, après avoir attaché son cheval à une roue de l'affût, ouvrit le coffre de l'avant-train, en retira tous les sachets de poudre, les introduisit dans la bouche du canon en les bourrant fortement à coups de refouloir; puis il acheva de remplir l'âme de la pièce avec de la terre; ensuite il resta longtemps penché sur la lumière, préparant sans doute la mèche ou l'amadou qui devait enflammer cette formidable charge: dix-huit kilogrammes de poudre environ.

"—Il va faire éclater la pièce et revenir après pensions-nous.

Mais nous pensions mal, car, au lieu de mettre le feu, Alazet s'assit tranquillement sur le coffret de la flèche et attendit.

Qu'attendait-il? Les ennemis!... Ils ne tardèrent pas à se dessiner sur le fond blanc de l'horizon; le vieux chef de pièce détacha son cheval et se mit enfin en selle.

Tout à coup, une compagnie bavaroise, précédée d'une cinquantaine de uhlans, apparut au détour de la route que nous avions défendue en reculant. Alazet fit alors le geste d'un homme qui allume une allumette, puis il se pencha de nouveau sur la lumière de sa pièce et battit en retraite. Voyant fuir un cavalier français, les uhlans se mirent à sa poursuite.

L'infanterie s'avançait en bon ordre, marchant droit à notre pièce, d'où s'échappait un imperceptible filet de fumée. Les lunettes tremblaient dans nos mains; un moment nous cessâmes de respirer.... La compagnie allemande entourait le canon français!

Soudain, une vive gerbe de feu, immédiatement suivie d'une épaisse fumée, nous cacha l'ennemi; dix ou douze secondes plus tard, une sourde détonation arrivait jusqu'à nous.... quelques minutes après, un coup de vent nous découvrit les terribles effets de l'explosion.

La Foudroyante était brisée en mille morceaux, mais ses débris avaient frappé bien des ennemis. La compagnie bavaroise se tordait dans une confusion indescriptible; ses rangs rompus, la moitié de ses files renversées prouvaient l'immensité du désastre qu'elle venait de subir. L'explosion de cette pièce arrêta mieux la colonne ennemie que ne l'aurait fait le feu d'une batterie complète,.... mais, hélas! la retraite de notre camarade eut moins de succès.

Il volait dans la plaine; les cavaliers allemands semblaient ne pas gagner de terrain sur lui, quand tout à coup son cheval s'abattit dans une terre labourée.

Le vieux sous-officier essaya de le faire relever.... impossible! La pauvre bête, déjà épuisée par les fatigues et les misères de cette cruelle campagne, venait de tomber complètement fourbue.....

Se sentant perdu, le vieux brave prit ses dispositions pour vendre chèrement sa vie.

Il retira son revolver des sacoches, se mit à genoux contre son cheval, s'en servant ainsi de rempart, planta son sabre dans la terre, et attendit froidement les cavaliers ennemis, qui arrivaient à bride abattue sur lui.... En ce moment nous partions trente artilleurs montés de la batterie, pour tâcher de sauver notre camarade.

Notre secours fut inutile.... Alazet gisait percé de vingt blessures à côté de son pauvre cheval mort comme lui. Trois cadavres allemands et deux chevaux abattus attestaient l'énergie de sa défense.

Nous eûmes la consolation de ramener le corps du héros et de l'ensevelir avec les honneurs militaires, dans cette terre hospitalière de la Suisse française.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CLERY
A obtenu les plus hautes récompenses. — Dépôt dans toutes les pharmacies
A la Nlle-Orléans: J. L. LYONS & Cie, 42-44, Camp

Nouvel Hôtel St-Charles.
Bains Turques, Russes et Simples, ouverts jour et nuit.
Jours pour les dames: Lundis, Mercredis et Vendredis, de 8 A. M. à 1 P. M.
Chiropodistes et manicures expérimentés, massage, etc.
A. R. BLAKELY & CIE., Ltd
2 juin—5m—dim jeu Propriétaires